

En 1923 aux Editions Sansot, Sirieux de Villers publiait dans la collection « Les Célébrités d’Aujourd’hui » une biographie critique de Lucie Delarue-Mardrus qui, outre un autographe, des opinions de divers auteurs, comprenait une bibliographie précisant au titre de *Films* : « *Les six petites filles* (film italien) – *Les trois Lys* (film Gaumont) – *Le Château Tremblant* (film Gaumont) – *L’Ex-voto* (film Germaine Dulac) ».

Hélène Plat, en mai 1994 chez Grasset, éditait une autre biographie sous-titrée « *Une femme de lettres des années folles* » énumérant poésies, pièce de théâtre, mémoires, romans dont : « *L’ex-voto*, roman, Fasquelle, 1922 (réédité en 1929 chez Tallandier, avec illustrations photographiques du film, *le Diable au cœur*, adapté du roman) et *Graine au vent*, roman, Ferenczi, 1926 (adapté au cinéma en 1943, par Maurice Gleize, dialogues de Steve Passeur, avec Carlettina) ». Pourtant, dans *Mes Mémoires*, livre daté de 1938, notre auteure n’évoque jamais le cinéma dans son œuvre. Pourquoi ce silence de sa part ? Quelles autres adaptations a-t-elle occultées ? C’est à cette seconde question que nous allons tâcher de répondre.

En partant du *Diable au cœur*, film connu surtout par son metteur en scène Marcel L’Herbier, et en interrogeant les collections de la Bibliothèque du film de la Cinémathèque française (nous en profitons pour remercions toutes les personnes de la Bi-Fi pour leur accueil), nous avons trouvé, à notre grande surprise, les références de cinq films, dont deux tirés du même ouvrage :

- *Les Trois lys* d’Henri Desfontaines - 1921,
- *Le Diable au cœur* de Marcel L’Herbier - 1926,
- *Graine au vent* de Maurice Kéroul/Jacques Mills - 1928
- *Chair ardente* de René Plaissetty - 1932
- *Graine au vent* de Maurice Gleize – 1943.

Les Trois lys : film d'après le roman publié en 1920 chez Ferenczi. Réalisation de Henri Desfontaines ; interprètes principaux : Yvonne Devigne, Maurice Escande, Jeanne Grumbach, Elise Puget ; production de S.E.G. (Société des Etablissements L. Gaumont) ; sorties professionnelle et publique les 27/9/1921 et 4/11/1921.

En 1984, Raymond Chirat -en collaboration de Roger Icart- dans le *Catalogue des films français de long métrage – films de fiction 1919-1929* édité par la Cinémathèque de Toulouse, dans la fiche 921, cite les génériques technique et artistique mais sans évoquer le sujet du film.

Le Diable au cœur : film d'après le roman *Ex-voto* publié en 1922 chez Fasquelle. Réalisation/scénario de Marcel L'Herbier, assistant réalisateur/décorateur Claude Autant-Lara ; interprètes principaux : Jaque Catelain, Betty Balfour, André Nox, Catherine Fonteney ; production de Cinégraphic/Gaumont British Picture Corporation ; sorties professionnelle et publique les 25/1/1928 et 3/1928.

En 1984, Raymond Chirat, dans la fiche 251, résume le sujet du film ainsi : « Ludivine Lauderin, fille étrange, souhaite que le père Leherg et son fils Delphin se noient. L'Océan les engloutit mais Delphin est rejeté sur la plage. Prise de remords, Ludivine recueille Delphin chez ses parents. L'amour naît entre les jeunes gens mais le père Bucaille, ivrogne, destine sa fille au tenancier d'une boîte : Lauderin. Ludivine s'imagine que Delphin la trahit, elle accepte de se fiancer à Lauderin. Mais l'amour est le plus fort. Alors qu'un ouragan se déchaîne Delphin tue l'effrayant Lauderin. Ludivine et Delphin rescapés de la tempête offriront un ex-voto à la Vierge avant leur union. »

En février 2008 l'Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC) a édité un DVD du film et de 2 courts métrages, accompagnant un numéro consacré à Marcel L'Herbier.

La Bibliothèque nationale de France détient 6 autres ouvrages portant le titre *Ex-voto*, ainsi qu'un document d'archives d'une « comédie radiophonique en 4 actes et 13 tableaux ».

Graine au vent : Film d'après le roman publié en 1926 chez Ferenczi. Réalisation de Jacques Mills puis de Maurice Kéroul ; interprètes principaux : Alexandra, Claudie Lombard, Henri Baudin, Cécile James ; production Les Films Oméga ; sorties professionnelle et publique les 19/11/1928 et 28/6/1929.

En 1984, dans la fiche 425, R. Chibrat décrit le film : « Alexandra est une gamine de 14 ans, surnommée Graine-au-vent, car elle ne tolère aucune contrainte. Son père naguère sculpteur

en renom, a éprouvé des revers de fortune et sombre dans la paresse. Sa mère s'épuise à entretenir le foyer mais elle meurt à la naissance d'un second enfant. Horp, le sculpteur, refuse de s'occuper du nouveau-né et laisse Alexandra vagabonder. Une servante sensuelle et ambitieuse le flatte et espère l'épouser. Alexandra voit clair tout à coup. Energique, elle se consacre à sa petite sœur puis s'emploie à évincer l'intrigante et à rendre le goût du travail à son père. Elle y arrive et trouve sa récompense le jour où le sculpteur lui propose d'exécuter son buste »

Chair ardente : film d'après le roman *La Cigale* publié en 1924 chez Fayard. Réalisation/scénario de René Plaissetty ; interprètes principaux : Mary Serta, Charlotte Barbier-Krauss, Jeanne Loury, Jean Marchat ; production de Isis-Film.

En 1933, Raymond Huguenard signe chez Tallandier un roman illustré des photos du film sous le titre *Cœur et Chair ardents*.

En 1975, Raymond Chirat -en collaboration avec le Service de documentation- dans le *Catalogue des films français de long métrages – films sonores de fiction 1929-1939* (Cinémathèque Royale de Belgique) à la note 219 résume succinctement le film : « Une jeune bourgeoise qui ne s'entend pas avec son mari le quitte pour vivre quelques jours avec un voyou dont elle est amoureuse. Celui-ci ne lui a donné que trois jours pendant lesquels ils vivent tous deux une passion violente. »

Graine au vent : film d'après le roman publié en 1926 chez Ferenczi. Réalisation de Maurice Gleize ; interprètes principaux : Carlettina, Lise Delamare, Jacques Dumesnil, Gisèle Casadesus ; production de Lux Compagnie cinématographique de France ; sortie publique en 1944.

En 1981, Raymond Chirat dans son *Catalogue des films français de long métrage – films de fiction 1940-1950* (Cinémathèque Municipale du Luxembourg) résume le film dans la fiche 356 : « Alexandra, douze ans, est la fille du sculpteur Bruno et de la douce Germaine. La pauvre mère meurt en couches. Le bébé est sauvé, mais Bruno le prend en aversion et le place en nourrice. Alexandra s'insurge, va chercher l'enfant, l'impose au foyer malgré son père et au grand dam d'une servante maîtresse. La sauvageonne, métamorphosée par son impérieux devoir, transforme la maison et ramène son père à une meilleure conception du foyer. »

En 2001, *Les fiches du cinéma* donnent le résumé suivant : « Nous sommes dans le paisible foyer d'un sculpteur de campagne. C'est le touchant spectacle du bonheur : ménage uni égayé d'une petite fille. Mais l'épouse meurt en mettant au monde un second enfant, que son père et

sa sœur repoussent, le rendant responsable de leur malheur. Le père se met à boire, la petite fille à courir les champs, sa petite sœur mise en nourrice chez une mégère va mourir. Alors la petite fille de dix ans va la reprendre, tiendra la maison et par son exemple, ramènera son père dans la voie du travail et du devoir. »

Toujours en parcourant le fonds de la Bi-Fi avec le nom de notre auteure, nous avons découvert trois projets de films non aboutis, restés en état d'écrits :

« *Une petite fille comme ça* » / *La petite fille comme ça* : 4 pages dactylographiées (annexe 1) ; sans date. Pour la Société universelle de films, S. U. F., 73 Avenue des Champs Elysées PARIS 8

La Monnaie de Singe : 5 pages dactylographiées (annexe 2) ; sans date. Pour SYNOPSIS Droits cinématographiques, 25, rue d'Astorg, Paris 8^e.

L'Ange et les pervers : 43 pages dactylographiées avec annotations manuscrites, indications sur la couverture : *1^{ère} version, Comédie en 3 actes* ; sans date. Signé par Lucie Delarue-Mardrus et Eric Saint-Eric.

Pour continuer à faire connaissance de Lucie Delarue-Mardrus, nous vous présentons la préface de *Au seuil du paradis des images avec Louis Lumière*, un ouvrage de Paul LEROY paru à Rouen en 1939 aux éditions Maugard (annexe 3).

Annexe 1 : *Une petite fille comme ça* (texte original respecté)

La petite fille comme ça (Lucie Delarue-Mardrus)

Les souvenirs de Roxane à dix ans, sont composés de chambres d'hôtel médiocres, de compartiments de 3^{ème} classe, de crasseuses coulisses provinciales, de scènes de jalousie entre ses parents et du va et vient éternel de pauvres cabots dont elle fait partie. Elle trouve cela naturel, n'ayant jamais connu autre chose.

Son père s'est épris d'une jeune comédienne de la troupe et pour la suivre il abandonne sa femme et son enfant. Roxane est mise en pension et sa mère lui promet de venir la rechercher dans quelques jours.

Les quelques mois que Roxane passe dans cette maison sont très durs pour elle si peu habituée à la discipline. Seul l'espoir de revoir bientôt sa maman la soutient et lui fait supporter toutes les avanies que ne lui épargnent pas ses petites compagnes. Sa vie n'est plus qu'une longue attente et quand elle comprend que sa mère ne viendra plus, le désespoir s'empare de ce petit cœur d'enfant sans défense.

L'amitié d'une maîtresse un peu humaine rend à Roxane un peu de confiance en l'avenir.

Un jour on annonce à Roxane que sa maman partie en Amérique ne pourra revenir la chercher mais qu'elle a confié ce soin à une parente, une grande tante que Roxane ne connaît d'ailleurs pas. Elle est si heureuse de quitter la pension qu'elle ne cherche même pas à comprendre ce qui arrive ; elle se laisse emmener par la vieille femme qui possède en Normandie une ferme qu'elle exploite elle-même.

Roxane qui avait un peu espéré revivre sa vie d'autrefois doit bien vite renoncer à son rêve.

Sa tante ne l'a prise avec elle que pour se faire aider et bientôt cette enfant de douze ans qui n'a jamais eu de véritable enfance, réalise qu'elle doit gagner péniblement son pain quotidien. Elle finit par vaincre son aversion pour la campagne et oublie peu à peu cette vie de bohème qu'elle chérissait tant. Elle reporte sur les animaux qu'elle soigne tout son besoin d'affection. Le printemps, le premier auquel elle assiste et pour Roxane un ravissement.

Cependant un petit évènement vient bouleverser la vie calme des deux fermières. Le Chatelain envoie un de ses amis se reposer dans sa propriété et demande à Madame Malpas (la tante de Roxane) de vouloir bien s'occuper de lui pendant son séjour au château.

L'ami arrive, s'est un jeune peintre, qui vient soigner dans la solitude un chagrin d'amour.

Par sa gentillesse il vite fait la conquête de Roxane et de sa tante.

Au cours des quelques mois que Gentien passe dans la propriété, son amitié avec Roxane a fait de grands progrès ; ils sont devenus inséparables. Gentien est charmé par le cœur délicieux de cette enfant et avec lui Roxane commence son enfance. A son insu, elle s'attache à lui avec ferveur.

Cependant Gentien doit quitter ses amies pour quelques semaines, ayant une exposition à organiser à Paris, mais il promet de revenir très rapidement et pour longtemps. Cette promesse seule aidera

Roxane à supporter la solitude retrouvée et qu'elle peuple d'images de Gentien. Mais Gentien repris par la vie de Paris, n'est pas revenu et la vie de Roxane n'est plus à nouveau qu'une longue attente. Avec les mois qui passent, elle discipline sa tristesse et elle espère toujours le retour de son peintre. Elle est devenue presque une jeune fille et honteuse de son ignorance, elle décide d'y remédier en lisant un peu de tout et au hasard.

Après des années d'absence, Gentien annonce enfin son arrivée. Mais ce n'est pas la grande joie espérée. Gentien ne retrouve pas en cette grande fille endimanchée celle qu'il appelait « sa petite consolation » et Roxane est amèrement déçue de l'attitude de Gentien à son égard.

Roxane ne veut plus être considérée par son peintre comme une pauvre petite fermière et elle tente de l'éblouir avec sa science toute fraîche ; mais Gentien ne songe plus qu'à la fuir, car s'il la trouve adorablement jolie, il ne veut pas abimer le souvenir de la petite fille qu'il aimait.

Un jour que Roxane entre dans son atelier pour y mettre des fleurs elle voit sur la table une lettre inachevée qu'elle ne peut s'empêcher de lire et où Gratien explique à sa sœur que sa petite consolation est devenue une espèce de boniche de province en mal d'élégance etc.... Roxane n'en lit pas davantage, elle s'empare d'un revolver qui était là, s'enfuit. Elle ne pense plus qu'à mourir puisque tout ce qu'elle a fait pour s'élever, son courage, son amour, tout est méconnu. Gentien affolé arrive trop tard pour l'empêcher de porter le revolver à sa tempe. Roxane tombe dans l'herbe sans connaissance. Gentien comprend alors toute l'adoration que Roxane lui a vouée ; elle n'est heureusement que blessée et quand elle reprend connaissance, c'est pour entendre Gentien lui demander d'être à lui.

Bibliothèque-Charpentier

Fasquelle Editeurs

Beau roman dont tous les types sont bien dessinés.

Il débute en Tunisie (Kroumirie) et se déroule dans de très beaux paysages de forêts et de montagnes, au milieu des tribus arabes, puis se poursuit à Paris, dans des milieux cossus, de l'époque 1900 (grande propriété à St-Germain, et ensuite bel hôtel particulier Av. des Champs-Élysées).

L'héroïne, très sympathique, et d'une beauté très originale, Alfreda, est la fille d'un Anglais de très bonne famille, mais qui a mal tourné. Il est parti d'Angleterre à la suite d'un crime passionnel, croit-on, s'est engagé dans la Légion étrangère d'où il a déserté ; il a eu, d'une nomade kroumire, une enfant, la petite Alfreda ; le père et l'enfant ont été généreusement recueillis par une excellente femme, une Suissesse, qui dirigeait une pension de famille précisément dans le pays où le père d'Alfreda, blessé se réfugiait. La bonne hôtesse, après être devenue la maîtresse de l'Anglais, adopte le père et l'enfant, réalise ses biens, et les installe en Kroumirie, où nous les trouvons, au début du roman. L'enfant ignore tout de ce passé, et grandit dans une atmosphère de mystère. On devine cependant, que le père, d'allure somnambulique, et qui s'enferme des heures dans sa chambre, est devenu morphinomane.

Cela explique l'excessive liberté laissée à l'enfant, petite sauvageonne ravissante, qui galope inlassablement dans cette nature splendide, sur son petit cheval arabe. Adorée des tribus indigènes, elle est suspecte aux « Roumis », fonctionnaires pour la plupart, ainsi qu'à leurs provinciales épouses, qui blâment cette indépendance et n'hésitent pas à calomnier l'enfant sauvage.

Alfreda grandit donc, très isolée : sa seule amie est une chanteuse arabe célébrité de harem, échouée dans un palais abandonné, où Alfreda, passionnée de musique, vient s'initier à son art.

(Il y a là de belles images à prendre ; vu par un œil très « artistique », tout le côté descriptif est remarquable et le détail caractéristique mis en pleine lumière : le décorateur n'aurait qu'à exécuter en restant le plus près possible du texte)

Parmi les familles de fonctionnaires les plus influentes et les plus malveillantes pour Alfreda, est la famille Menessier, dont le fils, Georges, beau garçon très cassant, a, vis-à-vis de la petite sauvageonne, une attitude particulièrement méprisante. Alfreda, sujette à des colères d'arabe, le hait. Un jour, leurs deux montures se trouvent naseaux contre naseaux, dans un étroit défilé bordé d'un précipice. L'un doit céder le passage à l'autre : lui, l'exige avec muflerie, elle, prise d'une rage surhumaine, lance follement son petit cheval contre le poitrail de la mule dans un combat sans merci. Alfreda et son cheval roulent dans les pierres et les ronces du précipice. Elle est grièvement blessée. Il la ramasse évanouie et la transporte au village. Anxieux, il vient rôder chaque jour autour de sa maison, pour tâcher d'en apprendre des nouvelles.

C'est l'amour. Mais un amour d'enfant, où les disputes, les chocs de caractères, les différences de civilisation (occidentale et orientale) tiennent la première place. C'est plutôt une camaraderie amoureuse.

Elle n'a que quinze ans et lui, qui n'est là qu'en vacances, n'a pas terminé ses études. Dès qu'elle est guérie, Alfréda reprend ses promenades quotidiennes, mais à deux, maintenant.....Toute cette partie du roman est délicieuse de jeunesse, d'ingénuité, de fraîcheur. Ravissants tableaux de nature, alors qu'elle lui fait découvrir telle source, tel campement, tel point de vue, ou lorsqu'ils se réfugient sous un arbre géant, pendant une averse diluvienne, Alfréda présente Georges à ses amis des tribus indigènes par elle, il s'approche de l'âme orientale, alors que, sous son influence, elle devine l'Europe et aspire à la connaître.

Après le départ de Georges qui va achever de préparer ses derniers examens, Alfréda met à profit la solitude où il la laisse pour s'instruire avec les livres qu'il lui a laissés et les devoirs qu'il lui a tracés.

Bien entendu, les parents Menessier auxquels le roman de leur fils a été dénoncé, font l'impossible pour briser Georges, d'ailleurs indomptable....

Ici se place un incident dramatique : le père d'Alfréda, de plus en plus intoxiqué, et décidé au suicide, tente, une nuit, d'empoisonner sa fille en lui disant : « que deviendras-tu, lorsque je ne serai plus là ? ».

Cette scène de cauchemar prépare la mort du père, qui à quelques jours de là, met ses sinistres projet à exécution.

C'est la fin du séjour en Afrique d'Alfréda. Elle est arrachée brusquement à sa terre originale, à sa quiétude orientale, pour venir habiter la France, quasi-adoptée par une tante riche ; celle-ci, tout en ayant de longue date rompu avec son frère, se fait, néanmoins, un

devoir de s'intéresser à l'orpheline ; elle est veuve, avec de nombreux enfants : tous sous la domination d'une gouvernante-maîtresse anglaise qui sera chargée de parfaire l'éducation d'Alfréda. La franchise, la droiture de la petite sauvage conquièrent sa tante, mais son incroyable beauté qui fascine un oncle (type vieux marcheur), un fils marié, qui lui court après, le fils cadet (sympathique et sentimental) et les jeunes gens qui, jusqu'ici, courtoisaient les jeunes cousines d'Alfréda, ne tarde pas à faire de la maison, en enfer.

Là encore, dans cette belle propriété de St-Germain, il y a de charmantes scènes... Musique de chambre au salon, où Alfréda découvre la beauté de la musique occidentale, et scène où elle consent à chanter, en s'accompagnant du luth, ses chères mélodies arabes. Une autre fois, un jeune cavalier, venu en visite, insiste pour qu'Alfréda essaye son cheval.

En cavalière miraculeuse, elle danse la « Fantasia » sur la grande pelouse au fond du parc, et achève d'affoler les spectateurs, rangés sur le grand banc L.XIV... (Très jolie scène.)

La cousine d'Alfréda exaspérée par ses succès auprès de son « flirt » attiré, l'insulte basement Alfréda, hors d'elle, possédées d'une de ses colères arabe, la corrige et la maltraite. Grand scandale dans la maison,

Alfréda devra quitter sa famille, en dépit de la réelle affection de sa tante : celle-ci n'osant plus l'imposer plus longtemps aux siens, va s'occuper de la remettre en d'autres mains.

Parmi les visiteuses que la beauté originale et le chant arabe d'Alfréda ont emballée, se trouve une aimable et très riche mondaine, sans famille, et très « snob » (salon littéraire, musical, etc.) qui sera trop heureuse d'adopter Alfréda et, en en faisant sa fille, de donner un lustre nouveau à son salon. Alfréda s'installe donc dans le somptueux hôtel de Mme de Pravieux, aux Champs-Élysées. Éduquée, très élégante, elle devient l'idole du Tout-Paris, à la suite d'une splendide soirée, que Mme de Pravieux donne en son honneur : en présence de toutes les notabilités parisiennes, Alfréda miraculeusement belle, chante ses chansons arabes en s'accompagnant du luth, au milieu d'un enthousiasme délirant.

Mais dès le lendemain, Alfréda connaît la rançon de la gloire.

Lettres anonymes ignobles, articles de presse venimeux etc. etc. Tout un complot se dessine contre elle, si nette, si pure, pour la faire choir

On croit, un moment, qu'elle va succomber à différents pièges. Sa cousine jalouse, dans sa haine, a lancé vers elle un « Don Juan » de salon, qui la trouble un instant, malgré la fidélité qu'elle veut conserver à Georges. Celui-ci, en raison d'une parole donnée à la tante d'Alfréda, n'a plus donné de ses nouvelles depuis quatre ansIl reparaît, mais sa

maladresse, sa rude franchise, la sincérité et la violence de son amour ne peuvent s'adapter au nouveau milieu d'Alfréda : il repart désespéré..

Cependant, tout finira bien, quelques nouveaux incidents tumultueux achèvent d'éclairer Alfréda sur les dangers et les bassesses qui l'environnent, dans cette vie brillante mais si loin de la vie en pleine nature de sa terre d'Afrique qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Elle y retournera pour épouser Georges, son seul et véritable amour...

Annexe 3 : Au seuil du paradis des images avec Louis Lumière

PREFACE

Sans doute ne suis-je pas plus qualifiée pour présenter un livre sur Louis Lumière que ne semblait l'être Paul Leroy lui-même pour écrire ce livre. Car la sensibilité de Paul Leroy, son tempérament d'artiste le porte plutôt vers le roman – et c'est là que, certainement, un jour, il nous donnera sa mesure.

Conférencier de grand talent, applaudi par les publics les plus divers de France, de Belgique, de Suisse, d'Angleterre, jeune auteur dont le nom déjà brille dans les Lettres, Paul Leroy s'était, jusqu'à présent, révélé surtout comme un poète en prose – un poète, journaliste aussi, dont la ferveur se consacrait exclusivement aux célébrités littéraires ou musicales.

J'apprécie depuis ses débuts Paul Leroy, son talent, son courage, la voie bien personnelle dans laquelle il s'est engagé. Mais j'étais loin de me douter qu'il me procurerait coup sur coup trois grands étonnements.

Le premier fut d'apprendre qu'il préparait un ouvrage sur Louis Lumière.

Le second : « Voulez-vous en écrire la préface ? »

Et, le troisième de ces étonnements, je viens tout juste de l'éprouver en lisant cet ouvrage sur l'inventeur du cinéma, qui me paraissait tellement paradoxal sous la plume éloquente, riche en couleur, éminemment littéraire de mon jeune ami. Car je puis affirmer ici que c'est une œuvre non seulement tout à fait réussie, séduisante, mais encore musclée, pittoresque, aux aspects divers et forte de pensée.

Rapide, émouvant, amusant, instructif, admirablement écrit, allant de l'anecdote à la mystique, ce bouquin-là, c'est la vie même – la vie du nouveau Prométhée Louis Lumière « au nom prédestiné » comme dit l'auteur.

Et combien est solide et attachante toute la remarquable partie consacrée au « Septième Art » !

Le principal attrait d'une préface étant d'être courte, je conclus tout de suite : si la justice (ou simplement la logique) existait, ce livre devrait être lu par tous ceux qui fréquentent le cinéma – légions internationales – d'abord comme un hommage à rendre au père des spectres scientifiques qui charment désormais les cinq continents, puis aussi comme un hommage au jeune Paul Leroy lui-même, qui sut si bien, et de si près, nous faire approcher l'un des trois ou quatre sorciers auxquels nous devons l'effarante féerie contemporaine.
